

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 29

Artikel: En apercevant le Léman
Autor: Bert-Net
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218880>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1924 pour **2 fr. 50**

en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.



LO TSAT QUE TINT LA TSANDAILA

MONSU Josué, que l'étai Jui et boute-quan pé Lozena étai on tot fin po veindre et po atseti. Se l'avai étâ tserdzi de veindre lo « Joseph » de la Bibllia, lè z'Ismaélite l'arant pu sè panâ po lau veingt pice. A moins de quaranta, n'èin arant pas z'u onna brequa.

L'avai on valet que s'appelâve Araon et que faliâi l'élèva po que sai bin édiquâ et que pouêssè gagni sa vya. Quand l'è que fut on boquet grand, ie lâi dit dinse :

— Té, Araon, ya tè dégremlhi on bocon. Quand l'è que t'èin arâ gagni atant, revint.

Araon fot lo camp.

Devè lo nè, l'arreve po droumi à n'on velâzo prâo liein et l'eintre dein on cabaret po medzi 'na liaffetta de soupa devant que d'allâ âo lhi. Lâi avâi lè on gros tsat que sè vint frottâ contre li.

— Oh ! lo biau tsat, que fâ lo dzouveno Jui.

— N'è pas lo tot que d'itre bi, repond lo carbatier, l'è utile assebin. Peinsâde-vo vâi : ie sâ cliéri que soupant et l'ao tint la tsandâila tant que restant à trâbllia.

— Vo z'ite pas fou, vo ! Mè faut lo vère po lo crère, fâ Araon.

— Vo frâimo ceint franc que l'è veré, dit lo carbaté.

— Bin se vo voliâi.

Ie mettant lè z'ècouelle su la trâbllia. Araon sè site : Lo tsat s'aguelhie su lo manti de la trâbllia et sè la bete su son tiu. Eintre sè grâpie de devant, on lâi met la tsandâila allumâje et vait-cé noutron amto que la tint drâte quemet on pequet de paratonnerro sein brontsi tandu tot lo repé.

Lo poûro Araon l'a bo et bin pèsu sè ceint franc et l'è revegnâi tot capot à l'ottô. L'a faliu raconâ à son uère tota clia malapanâie.

— Tè bourlâi pi po on estafié ! lâi fâ Monsu Josué. Ora, s'agit por mè de regagni cliâo ceint franc. Tè, te farâi mi d'appreindre garda-bourrisquo que martchand.

Et Monsu Josué s'èin va et l'arreve devè lo nè vè lo carbaté que l'avâi su tant bin eimbéguina son valet.

Vaitié assebin lo tsat que vint sè frottâ à sè tsausse.

— Tonnerre ! lo biau tsat, que fâ Josué.

— N'è pas lo tot d'itre galé, sa repond lo carbaté, l'è utilis assebin. Peinsâde vovâi : ie

sâ cliéri que soupant et l'ao tint la tsandâila tant que restant à trâbllia.

— Vo dusse mè preindre po on rido bornican ! lâi repond monsu Josué.

Et donna raison à l'autra, l'ant frêmâ po doû ceint franc. La trâbllia messa, lo tsat preind la tsandâila tandu que lo carbaté sè tagnâi lè couête de dzouïo ein peinsant à cein que l'allâve gagni.

Mâ, âo moment que lo carbaté verive la tita, vait-cé monsu Josué que tré, de sa catsetta onna trappa, que lâi avâi dedein na ratta tota viva, et l'avore sein fère assemblant de rein.

Prrr... vait-cé lo tsat que lâste la tsandâila et que trace avau la trâbllia âo dissime galop, que sè met à corrattâ à l'einto dâo pâilo po ratrapâ la ratta. D'ailleu l'a manquâie.

Lo carbaté l'a dû bailli lè doû ceint franc.

CYPRIEN MARGAIN

maître de calligraphie et chef de pensionnat.

QUI donc a dit que nous étions au siècle de la réclame ! Quelle prétention ou quelle ignorance ! Sans vouloir disserter sur ce thème, nous allons tout simplement reproduire quelques lignes extraites de notre bonne *Feuille d'Avis de Lausanne* qui, il y a un siècle, ne paraissait qu'une fois par semaine, sur 4 pages d'un modeste in-folio, comme le *Conteur* actuel, que les volumes d'aujourd'hui écraseraient de leurs poids. Tandis qu'il en est temps encore, sauvons ce que nous pouvons.

La réclame autrefois se faisait dans le corps du journal, en même caractères que les annonces officielles et celles des objets perdus à retrouver. Aucune indication de prix. Sans doute, on traitait de gré à gré, on se rendait au bureau de la Feuille, et, séance tenante, à l'aide peut-être d'un tarif manuscrit affiché, les décomptes se faisaient sans hâte, tranquillement, comme cela convenait à une époque relativement... nous disons relativement... peu agitée.

La curiosité publique était déjà fortement sollicitée. On offrait toutes sortes de drogues bienfaitrices. Les occasions de vente à bon marché étaient nombreuses et variées. Le dimanche, les Lausannois fortunés prenaient le bateau « Le Léman » ; les jours précédents, on avait annoncé « une course de l'autre côté du lac, le lieu de débarquement devant être indiqué plus tard ».

En dehors des professeurs des cours de l'Académie ou des établissements publics d'instruction, le nombre des spécialistes était grand. En voici un par exemple qui offre d'enseigner un art nouveau, permettant d'écrire très vite, et qui s'appelle, non pas la sténographie (qu'on avait enseignée à Lausanne en 1818), mais la... calligraphie. Etymologiquement, cela veut dire la belle écriture. Mais un professeur, du nom de Cyprien Margain, la présente sous un autre aspect. On dirait vraiment, à lire le prospectus, qu'il s'agit de la sténographie, et que l'on vient de la découvrir. On rend l'argent à tous ceux qui ne terminent pas leur cours avec succès. Les dames sont spécialement invitées. Le cours de 8 leçons est de 25 livres pour les personnes aisées, et de 12 livres « pour les classes inférieures ». Les leçons se donnent de 6 à 8 heures du matin, de 10 heures à midi, de 4 à 6 h et de 7 à

9 heures. « Les progrès des élèves seront exposés sous verre sur les portes d'entrée de l'institut ».

Le premiers cours a lieu en mars 1827 :

« Cyprien Margain, tenant un pensionnat de jeunes gens au Chemin-Neuf, maison ci-devant Exchaquet, a l'honneur de prévenir qu'il ouvrira le 17 un cours de calligraphie, art nouvellement découvert, par le moyen duquel on apprend à écrire avec une rapidité presque incroyable ; 8 à 12 leçons au plus suffisent pour donner à un élève qui n'aurait pas la plus légère notion de l'écriture une plume correcte et fort belle... »

Quatre ou cinq fois, en des formes aussi variées qu'alléchantes, le professeur revient à la charge. Sa calligraphie est dénommée « la favorite des dames ». L'orthographe n'est pas oubliée : quatre-vingt-dix leçons de deux heures chacune doivent suffire pour se l'adapter. Que les sceptiques « se transportent dans l'institut où ils seront édifiés ». La calligraphie Margain est la « clé de voûte de toutes les promptes et bonnes écritures ; elle forme incontestablement la main des élèves dans tous les âges ».

L'enseignement de la lecture n'est pas négligé :

« Bientôt, on pourra dans cet institut apprendre à lire en trente heures, mêmes les personnes qui de leur vie n'auraient pu apprendre, pourvu toutefois qu'elles possèdent leurs facultés intellectuelles... » Il y a aussi des cours d'architecture ; on apprend « la construction des places fortes et villes de guerre », et l'on réserve même une place à ceux qui se sentiraient des dispositions pour obtenir le grade d'officier d'artillerie ou de génie.

Les prospectus de M. le professeur Pethoud qui, il y a quarante ans, allait de ville en ville pour permettre à chacun le redressement esthétique de son écriture, étaient bien plus modestes que ceux de cet excellent Cyprien Margain. Il ne faut pas trop médire de notre époque en soupirant : « Ah... dans le bon vieux temps... »

L. Mogeon.

EN APERCEVANT LE LÉMAN

Q'ÉTAIT un petit bonhomme de sept ans, à l'air éveillé, aux gestes vifs. Il venait du Pays d'Enhaut, avait grandi au milieu des verts pâturages et des croupes boisées de sapins. Jamais encore il n'était sorti de son district.

Pour la première fois il prenait le M.-O. B., le gracieux train électrique, trait d'union entre l'Oberland sévère aux sommets géants et la Riviera vaudoise au soleil méridional. Le gosse, cela va sans dire, était vissé à la fenêtre. De sa voix claire et perçante, il commentait le paysage ; les gorges étroites du défilé de la Tine, le frais vallon d'Allières, les traces restées de l'avalanche aux Cases, puis l'obscur souterrain de Jaman.

Au sortir du tunnel, l'enfant se précipite à la portière. Entre les sapins, dans le lointain, quelque chose de bleu apparaît, se précise, puis s'étale à l'horizon au pied des montagnes majestueuses. Extasié, le garçonnet regarde sans comprendre, puis, brusquement se retournant, il claironne :

— Maman ! Viens voir ! Là-bas au fond... le ciel qui est tombé !

* * *

Cette exclamation mit en joie les voyageurs du wagon. N'est-elle pas curieuse, cette communauté de sentiments, entre ce gamin de la montagne, naïf et enthousiaste, et le célèbre musicien Mendelssohn. On se rappelle que l'immortel compositeur, lui aussi, apercevant du haut du ciel de Jaman le Léman irradié, s'écria :

— On dirait que le ciel est tombé sur la « terre ».

Bert-Net.

LES PROFESSIONS ENCOMBRÉES

L y a trop de médecins, clament les journaux, et les docteurs établis surtout. Décourageons les jeunes de se lancer dans une profession aussi encombrée. Soit ! Mais ces lamentations ne sont point nouvelles.

A propos de la proclamation de l'indépendance des îles Haïti, en 1825 un journal vaudois écrivait déjà :

Il existe dans ce moment en France et principalement à Paris une foule de jeunes gens instruits, mais sans fortune, et qui tous cherchent avec ardeur à utiliser leur activité et leurs connaissances pour se procurer une existence honorable. Pendant les sept dernières années il est sorti des facultés de droit, de médecine, des lettres, etc., un nombre considérable de sujets distingués qui, jetés ensuite dans la société, mais ballottés par les événements, n'ont pu trouver encore la place qui leur convient.

Dans cet état de choses, ils ont dû porter ailleurs leurs regards. Les Etats de l'Amérique méridionale leur ouvrent une immense carrière. Les uns vont se rendre au Mexique ; d'autres partent pour Colombie, Buenos-Ayres, le Chili, le Pérou, et nous ne serions point étonnés de les voir, par milliers, aborder St-Domingue.

Si nos jeunes gens accourent au Nouveau-Monde, d'un autre côté, des fils des républicains de l'Amérique viennent dans l'ancien acquérir des lumières et du savoir. La plupart des institutions de la capitale renferment des jeunes gens de tous les nouveaux états de l'Amérique. A peine l'indépendance de St-Domingue est-elle proclamée, que des enfants noirs et mulâtres, fils des citoyens d'Haïti, abordent dans nos ports, et déjà ces premiers arrivés en annoncent un grand nombre d'autres. Ainsi des relations de plus en plus intimes s'établissent entre les peuples des deux mondes ; ainsi se créent de nouveaux rapports d'industrie, de commerce et d'amitié. L'Europe est l'institutrice de l'Amérique, et l'Amérique va devenir à son tour la mère nourricière d'une partie de notre population.

Les gourmands. — Madame à sa cuisinière. — Eh bien ! Marie, vous allez nous quitter pour épouser un gendarme. J'espère qu'il sera gentil avec vous.

Marie. — Oh ! je n'ai pas peur, madame. On dit que le meilleur chemin pour toucher le cœur d'un homme, c'est sa bouche, et je sais exactement les plats qu'il préfère.

UNE ANNONCE

QUAND mon jeune ami Valentin débarqua à Lausanne, venant en droite ligne d'un séjour à l'étranger où il avait été heureux précepteur, son enthousiasme naïf, incommensurable, lui fit croire que, du premier coup, il allait conquérir la capitale et trouver une bonne situation.

Il avait en poche six cents francs, péniblement amassés, reste d'une somme qu'il croyait rondelette, mais que le change avait diminué d'une façon alarmante, il pensait, néanmoins, qu'elle lui permettrait d'attendre la fortune, sinon dans son lit, du moins de pied ferme.

Bast ! quand on est jeune toutes les illusions sont permises.

Mais il déchantait vite, le pauvre garçon, si vite même, que, lorsqu'il eut réussi à louer une chambre meublée convenablement et payé sa pension durant deux mois, il ne lui restait que la modique somme de trente francs, et pas une leçon en vue, il avait même de la peine à re-

nouer ses anciennes relations.

Trente francs, juste de quoi vivre quelques jours chichement. Qu'importe, il avait la foi.

La foi qu'il trouverait à s'occuper dans la capitale, si fertile en ressources de tout genre, qu'il pourrait, dès qu'il le faudra, se mettre à la disposition d'un entrepreneur quelconque, n'avait-il pas une force physique peu commune, de bons bras, un esprit éveillé et observateur ? Il était apte à tout.

Courageusement, dès qu'il eut constaté sa pauvreté et la fin prochaine de ses économies, Valentin se mit en campagne.

Il débambulait des heures durant à travers les rues, humant l'air délicieusement, car il faisait très doux, enviant les conducteurs d'autos, qui eux, au moins, avaient leur pitance assurée, quand son attention fut soudain attirée par une boutique fraîchement peinte, au faite de laquelle s'étalait, en larges majuscules dorées, sur fond noir, cette mention : chauffage.— éclairage.

Notre bachelier sembla satisfait de son examen, et la boutique lui paraissant gaie et avenante, elle avait un tel air de jeunesse que Valentin, naïf, s'arrêta comme fasciné, devant la vitrine illuminée.

Il venait d'apercevoir à pancarte manuscrite collée à l'intérieur de la dite vitrine, sur la vitre, elle était ainsi orthographiée :

*On demande un jeune homme
connaissant bien les appareils
à chauffage.*

Après une minute de réflexion, notre Valentin s'armant de courage, pénétra dans la boutique.

Le patron vint à lui, très affable, flairant un client éventuel dans le nouveau venu...

Mais dès que Valentin eut, humblement levé son couvre-chef, il devina tout de suite de quoi il s'agissait.

— Ah ! ah ! jeune homme, fit-il en souriant, je parie que vous avez lu ma pancarte ?...

— Oui, Monsieur, répondit Valentin, en baissant les yeux.

— Alors vous venez vous présenter ?

— Oui, monsieur.

— Bon, bon. Vous connaissez bien les appareils de chauffage, je suppose ?...

— Moi, Monsieur ; pas le moins du monde ; si, pourtant, pour me chauffer...

Le boutiquier eut un haut-le-corps, et, indigné qu'on le dérangeât :

— Ah ! ça, par exemple, s'exclama-t-il, que venez-vous faire ici, si vous ne connaissez pas les appareils de chauffage ?

Valentin hésita une seconde, devint cramoisi, puis après avoir toussé légèrement :

— Je vous demande infiniment pardon, Monsieur, murmura-t-il... Mais je suis bachelier, et j'ai pensé, en lisant votre annonce... que vous aviez surtout besoin d'un jeune homme qui connaisse l'orthographe... Alors...

Il ne sut jamais comment il s'est retrouvé au milieu de la rue, son chapeau à la main.

H. J.

POUR GAGNER SA VIE

Voici une amusante anecdote qu'aimait à raconter un des paysagistes français les plus célèbres de la seconde moitié du siècle dernier :

Un jour qu'il peignait aux environs d'un village, il pria un paysan de poser un instant en s'adossant à un vieux tronc d'arbre.

Le paysan, un brave homme, se prêta au désir de l'artiste. Quand l'étude fut terminée, il s'approcha de l'auteur et regarda son travail :

— C'est-y moi que vous avez voulu faire là ? lui demanda-t-il en désignant sa silhouette, largement indiquée en quelques touches.

— Mais oui, c'est vous, ou plutôt ce sera vous, répondit le peintre en souriant.

Et le paysan s'éloigna en haussant les épaules avec un sentiment de pitié bienveillante en murmurant :

— Ce qu'on est tout de même obligé de faire pour gagner sa vie !

LA CAMOMILLE

PETITE fleur assez insignifiante, à l'odeur âcre et peu goûtée, elle ne paraît jamais dans les bouquets ornant la table du riche, ni même celle du pauvre ; pas plus, du reste, que sur le corsage des belles ou à la boutonnière des jouvenceaux ! Et pourtant, la camomille a ses bons côtés : si elle n'est ni décorative, ni parfumée, elle sait faire, à l'occasion, le bonheur de beaucoup de personnes qui ne l'avouent pas ! Comme le fruit doré de nos vignes est l'attribut du mois d'octobre, la camomille est la fleur du lundi ; riez, Messieurs, surliez, Mesdames, mais, c'est ainsi !

Quel est le meilleur des bons Vaudois qui, un lendemain d'abbaye ou d'élections, n'a pas eu, une fois au moins, recours à l'humble camomille, pour calmer les ardeurs par trop démonstratives de ses méninges en délire ? !

Par un lavage bien conditionné, à l'infusion de camomille, laquelle d'entre-vous, gentes lectrice, n'a-t-elle pas, une fois aussi, calmé les vengeances d'un estomac détraqué par une trop copieuse absorption de crème ou de gâteaux, lors d'une soirée-thé ? Eh, oui ! Mesdames, c'est encore à vous que la camomille cause le plus d'agrément !

Avec quelle joie délirante, mais contenue, n'apportez-vous pas, certain lendemain de bombance, une tasse de camomille à l'élu de votre cœur ? ! Votre geste aimable, accompagné d'un énigmatique sourire, en dit plus long que toutes les homélies que vous eussiez faites la veille au malheureux pêcheur, trop gâté, du reste, pour vous comprendre ! Quelle douce revanche, pour vous, que la camomille, en ces occasions-là, n'est-il pas vrai ? ! A moins, qu'en vos âmes ingénues, vous ne pensiez simplement, avec cet angélique sourire, qu'à ce vieux dicton : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir ! » Ça, c'est encore possible. Le cœur de la femme renferme tant de trésors de bonté et de charité inconnus !

Pierre Ozair.

AU BON TEMPS DES CAMELS

EN ce bon temps des caramels, si l'on nous avait demandé, à nous gosses qui en faisons nos délices, quelle est l'orthographe du nom de ce bonbon populaire, nous aurions répondu : c, a, ca, r, a, ra, m, e, l, mel, l, e, le, caramelle. Ce n'était pas juste, comme bien vous le savez, mais cela nous laissait indifférents. Ce qui nous importait, avant tout, c'était le contenu des petits papiers verts, rouges, jaunes, de toutes couleurs, enfin, que nous vendait l'épicier du coin. Ce n'était pas cher, soit, aussi bien en avait-on pour son argent. Ce n'était pas un bonbon bon... bon ; mais nous n'étions alors pas gâtés. De plus, son prix modeste rimait à nos ressources, plus modestes encore.

Enfin, il y avait aussi les « devises ». Nous les collectionnions. L'esprit et le style y cédaient le plus souvent le pas à la naïveté ; mais c'était là ce qui faisait leur charme. Nous ne connaissons encore que de nom Victor Hugo et de Heredia.

Tenez, voici, comme exemple, quelques-unes de ces devises. Elles sont amusantes. L'amour, on le verra, y joue le grand rôle :

*Si vous voulez fixer mon cœur
Il faut être de bonne humeur.*

*Sur vos joues de rose
Je volerais bien quelque chose.*

*En amour le temps le plus rude
Est celui de l'incertitude.*

*Votre timidité me peine,
Soyez hardi, et point de gêne.*

*Si tu n'uses de complaisance,
Je suis plus mal que tu ne penses.*

*Changera d'amour qui voudra
Jamais ça ne m'arrivera.*

*Soyez toujours en aimant
Tendre, fidèle, soumis, et constant.*